



## OPÉRA

Deux concepteurs québécois refont la *Cendrillon* de Massenet

Page E 4



## CINÉMA

Trotski est vivant et il habite même le West-Island!

Page E 7

## CULTURE

FABIEN DEGLISE

**T**out se joue très vite, dans les poignées de secondes qui suivent généralement le premier contact entre l'artiste et sa groupie. Le compliment prévisible vient d'être servi, la critique sympathique a été lâchée, tout comme la déclaration consensuelle témoignant d'une certaine gêne. Et puis, le superbe fait son apparition...

«Un jour, une femme m'a dit cette chose incroyable à la fin d'un spectacle, relate l'humoriste français Gad Elmaleh. «Là, je vous regarde; eh bien, vous êtes encore mieux qu'en vrai.» Il marque une pause et ajoute: «On est dans le registre de la philosophie, là. La notoriété, c'est finalement une vraie belle expérience humaine.» Le drôle est drôle, mais il aime aussi, de temps en temps, réfléchir sur sa propre condition.

Depuis quelques minutes, les fesses posées sur le cuir d'un fauteuil pompeux d'un hôtel du Vieux-Montreal, Gad Elmaleh évoque en toute simplicité son rapport au succès. Nous sommes en février. L'homme, qui a partagé le grand écran avec Audrey Tautou et qui l'an prochain va prendre les traits d'Omar Ben Salaad dans le *Tin-tin* de Steven Spielberg, est de passage à

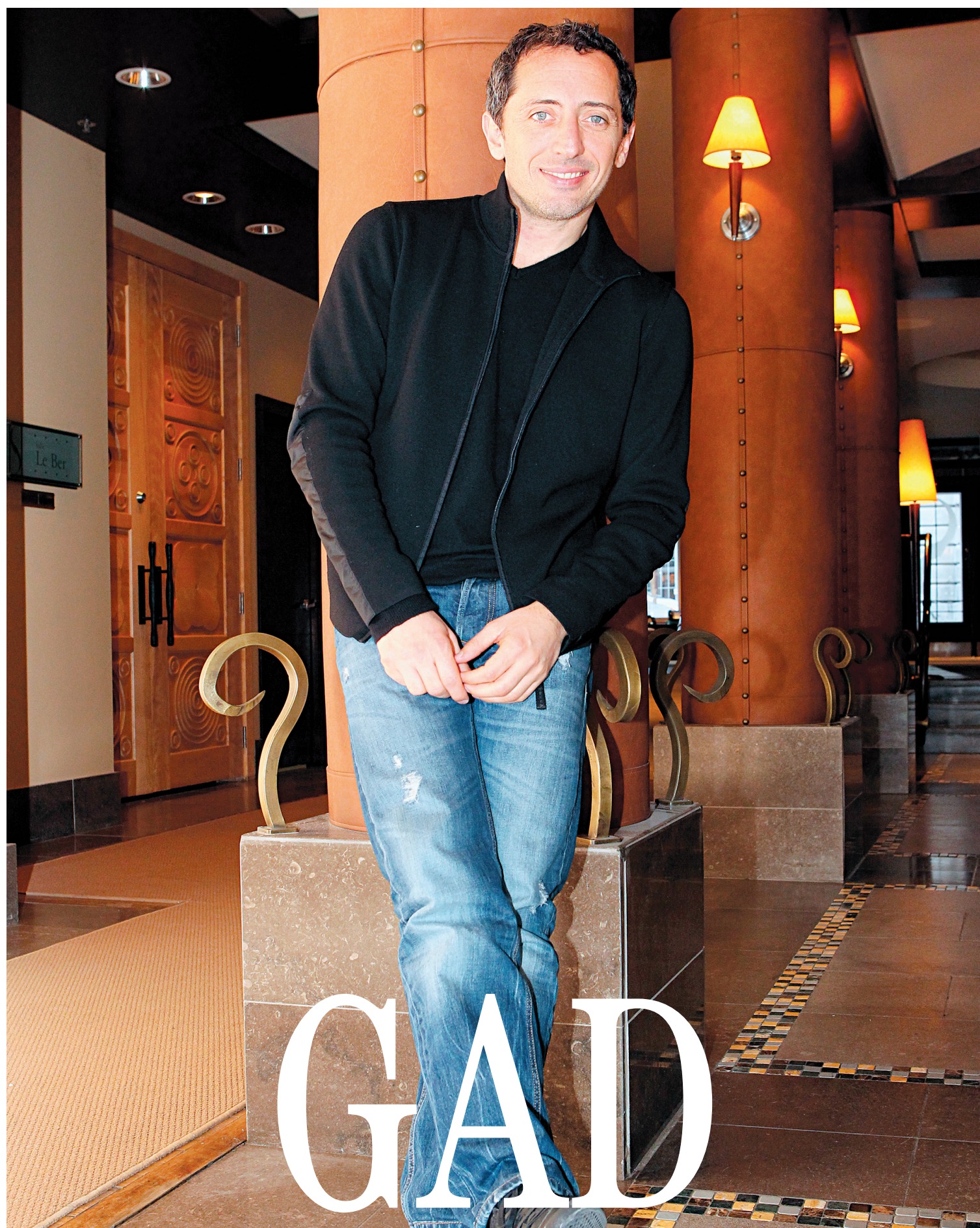
«Quand tu es connu, il faut arrêter de croire tout ce qu'on te dit, les "je t'aime", les "tu es formidable", les "tu es le meilleur". Sinon, tu deviens fou...»

Montréal pour faire la promotion de sa nouvelle apparition au Québec: les 27 et 28 mai prochains au Centre Bell. Une première pour lui, mais aussi pour la tribu de comiques français, dont aucun n'a réussi à ce jour à s'emparer de cette grande salle et de ces quelque 7000 sièges à remplir de fidèles en mal de rigolade.

«C'est un défi qui me plaît, dit le comédien, qui, rappelons-le, connaît le Québec intimement pour y avoir vécu une bonne partie de sa jeunesse. C'est aussi une façon pour moi d'assumer ma mégalomanie.»

## Un gros avec la tête froide

À l'écran (petit et grand), sur la scène de l'Olympia à Paris, aux côtés de Jean Reno (dans *La Rafle* de Roselyne Bosh), dirigé par le papa de E.T., Gad Elmaleh donne l'impression de savourer chaque instant, tout en gardant étrangement la tête froide. «Est-ce que j'ai la grosse tête? Non, assure-t-il, avec ce petit je-ne-sais-quoi de sincère dans le fond des yeux. Est-ce que j'ai été tenté de l'avoir? Oui, mais j'ai cette démarche d'introspection dans ma vie qui me préserve de ça. Quand tu es connu, il faut arrêter de croire tout ce qu'on te dit, les "je t'ai-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

# GAD ELMALEH s'offre le Centre Bell

me", les "tu es formidable", les "tu es le meilleur". Sinon, tu deviens fou...»

La formule semble d'ailleurs payante pour l'humoriste-comédien-acteur en phase ascendante — les producteurs se l'arrachent; quelques jours après cette rencontre, il allait piloter la prestigieuse cérémonie des César en France —

qui, en apprivoisant sa notoriété, s'expose régulièrement aux quelques plaisirs publics qui y sont liés. «Être connu, ce n'est pas juste signer des autographes, dit-il. Ça fausse aussi les relations humaines.» Et la résultante, Gad Elmaleh s'amuse, comme il le fait avec son existence, son environnement et son entourage,

à la disséquer.

«J'adore observer le comportement des gens qui savent que tu es connu ou encore celui des personnes qui ne savent pas que tu es connu, mais qui voient que les gens te reconnaissent autour», dit-il. L'alchimie donne l'impression d'être complexe. Elle a toutefois pris forme — avec cheveux blonds — en janvier dans

un bar de Los Angeles, où le chouchou de ces dames a donné un spectacle en français — pour les francophones du coin. «J'essayais d'aborder une fille qui ne s'intéressait pas à moi, raconte l'éternel célibataire — "c'est un des effets pervers de la notoriété, explique-t-il: la solitude". À un moment, un couple de Français est entré, m'a reconnu, a

pris des photos avec moi. Et là, tout à coup, la fille a changé d'attitude: elle était totalement dédiée à moi.» Il rigole. «J'aurais dû terminer la soirée avec elle!»

## Le vert sur le grill

L'anecdote pourrait se retrouver dans la nouvelle mouture de son spectacle, qu'il ouvre généralement avec les phrases magiques que ses inconditionnels lui servent parfois, dans sa loge, dans la rue, avant de monter dans un avion... Comme cet homme qui lui a dit: «Ma femme vous adore et c'est réciproque» ou cette femme: «J'ai adoré votre DVD. Est-ce que vous allez faire les bonus ce soir?» C'est comme ça qu'il met la table avant d'aborder le plat de résistance qui, dans la version 2010, ne va pas plaire à tous: l'artiste a décidé de manger du vert, cuisson saignante, prévient-il en toute quiétude.

«L'écologie, je suis écaeuré d'en entendre parler, lance Gad Elmaleh. Je trouve que le discours environnemental est devenu un discours systématique, surtout chez les artistes. Je comprends les préoccupations, mais il y a, tout à coup, une forme de mode qui m'agace, qui n'est pas rationnelle.»

L'agacement a des formes multiples: il se trouve aux pieds de son amie en Californie qui lui a montré récemment ses chaussures haut de gamme, coûtant plusieurs centaines de dollars, «mais qui étaient biologiques», dit-il. «Il y a un paradoxe, une incohérence.» Et puis, il y a cette autre «amie actrice française» outrée d'apprendre que c'est en avion qu'il allait se rendre au Québec. «Mais tu vas polluer», m'a-t-elle dit. «Et comment je viens au Québec, moi? En ramant? On est dans cette époque: quand on jette ses piles dans une poubelle, on nous parle des ours blancs. Je ne suis pas contre l'écologie, les petits gestes responsables, mais la dictature verte, l'extrémisme, je dis non!»

Le propos n'est peut-être plus à contre-courant. Il ne devrait pas, non plus, altérer le pouvoir d'attraction de l'humoriste qui, lors de tous ces passages à Montréal, attire les foules et met les jeunes filles en émoi avec toujours la même efficacité. Redoutable. C'est que Gad est un magicien. Il l'a prouvé en 2007, en livrant devant un public bigarré et conquis d'avance l'avant-première mondiale de son *Papa est en haut*, dans la chic salle Wilfrid Pelletier de la Place des Arts. Il a depuis promené ce spectacle dans toute la francophonie.

Trois ans plus tard, la version qu'il se prépare à présenter au Centre Bell ne contient plus que 50 % du texte original, prévient Gad, sincère, mais franchement en tournée de promotion. «Pour moi, c'est donc une façon de boucler la boucle.» Et, qui sait, de récolter, sur une autre terre, d'autres de ces petites pièces langagières qui viennent cimenter les échanges entre la célébrité et ceux qui admirent son ascension... prouvant du coup que l'art de la création est peut être, finalement, transmissible.

Le Devoir

RÉSEAU DES  
GRANDSPARCS



MON OASIS DE PLEIN AIR EN VILLE

NOUVEAU EN 2010 : TÉLÉCHARGEZ LA PROGRAMMATION !

ville.montreal.qc.ca/grandparcs

Montréal



## CULTURE

CIRQUE

## C'était avant le temps des chapiteaux...

La Tohu, signe précurseur du regain des cirques stables

ISABELLE PARÉ

Avant l'ère des grands chapiteaux, il fut un temps où les forains faisaient des pirouettes sous toit fixe. À cette époque dorée, la piste se déployait dans des bâtiments en dur, richement ornements. Aujourd'hui, le règne des grands chapiteaux, bousculé par la renaissance des cirques stables, tire peut-être à sa fin, estime un historien de l'histoire du cirque. La Tohu, créée en 2004 à Montréal pour devenir un carrefour unique de diffusion des arts du cirque, est peut-être en passe de devenir le signe précurseur de la fin de l'époque du «cirque mou». Exit le chapiteau, icône par excellence du monde de la piste?

## Une grande tradition

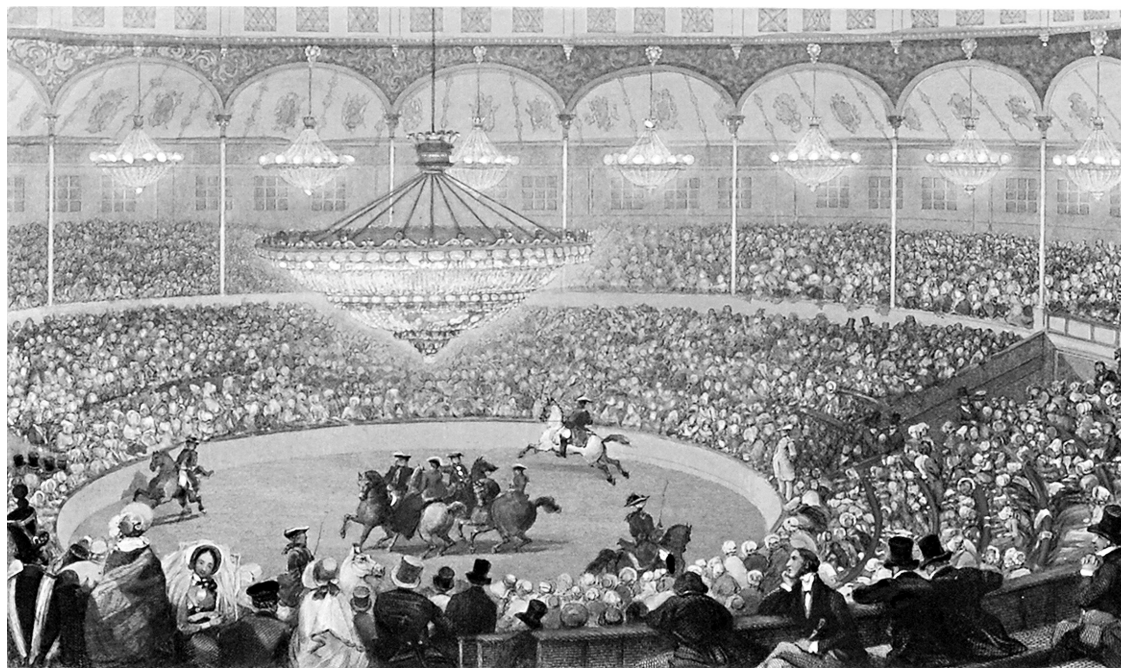
Ce n'est pas un hasard si la Tohu accueille ces jours-ci *Du permanent à l'éphémère: espaces de cirque*, une exposition qui retrace l'histoire des espaces de cirque à l'ancienne à l'aide de photos, de croquis, de maquettes et de gravures anciennes. Autant de pièces tirées du fonds Jacob-William — une des plus importantes collections privées consacrées aux arts du cirque — qui rappellent que cirque et chapiteau ne sont pas

toujours allés de pair. Bien avant de trotter sous la toile, les écuyères virevoltaient sous des toits en charpente.

«L'exposition s'intéresse à la forme du cirque stable, ces espaces qui ont disparu en Amérique du Nord, qui étaient en bois et circulaires. La Tohu constitue en fait un écho contemporain de cette grande tradition», soutient Pascal Jacob, grand historien du cirque, collectionneur invétéré d'objets circassiens et commissaire de l'exposition.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, dit-il, les cirques stables étaient légion, et chaque grande ville possédait le sien. Y compris Montréal, dont la salle de cirque, version réduite, fut érigée dès 1793 à l'angle des rues McGill et Saint-Jacques par Bill Ricketts, un écuyer anglais, raconte M. Jacob. Le cirque tire d'ailleurs son nom de la piste ronde (*circus*) imposée par l'utilisation de chevaux. «Ricketts venait de Philadelphie et il a décidé de créer un cirque inspiré de la tradition militaire équestre. Il a d'ailleurs créé un cirque semblable à Québec», dit-il.

Si ces cirques stables étaient de proportions modestes, en Europe les chapiteaux en dur, de forme ronde ou polygonale, affichaient une architecture et



Cirque de l'Impératrice, estampe de Lami, 1845, tiré de l'exposition *Du permanent à l'éphémère: espaces de cirque*.

des décors élaborés. Il ne reste plus que huit cirques fixes d'époque en France, dont le Cirque d'hiver de Paris, construit en 1852, orné de planchers de marbre, qui constitue le *ne plus ultra* du genre. D'autres cirques stables s'élèvent à Châlons-en-Champagne, à Reims, à Douay, à Amiens, à Troy et à Elbeuf, en Normandie.

L'Angleterre ne compte plus que deux de ces cirques en dur, l'Allemagne et la Lettonie, un seul chacune. La Russie en abrite deux datant du XIX<sup>e</sup> siècle, mais une quarantaine de types

plus récents, héritage de l'époque où le cirque faisait florès dans l'URSS. De Riga à Oulan-Bator, l'ex-Empire soviétique avait fait construire des dizaines de ces salles circulaires sur son territoire.

«À l'époque dorée du cirque stable, les cirques étaient faits de pierres, avec des ornements plus ou moins élaborés», explique Pascal Jacob. Après avoir connu son heure de gloire, le cirque stable, loué par les troupes de cirque, devient une formule contraignante. Des pertes importantes peuvent

être enregistrées quand un événement inattendu vient miner la vente de billets. «On a opté pour le chapiteau pour des raisons de liberté, car les cirques stables devaient être loués et réservés. Mais un deuil ou un autre événement imprévu pouvait contrecarrer les ventes, et les troupes écopaient. Le chapiteau a par la suite permis de se déplacer rapidement si le public n'était pas au rendez-vous», soutient l'expert.

## Formule nomade

La nouvelle formule nomade du cirque moderne sous chapi-

teau sera le modèle d'affaires par excellence des cirques américains. Dans des tentes pouvant accueillir jusqu'à 10 000 spectateurs, le géant Barnum & Bailey engrange à la fin du XIX<sup>e</sup> des profits monstres en présentant deux représentations quotidiennes. «Plus on gagnait d'argent, plus on investissait dans des chapiteaux plus grands. Après un ou deux spectacles, on repartait le lendemain vers une autre ville», explique Jacob.

En 1872, le P. T. Barnum's *Traveling World's Fair, Greatest Show on Earth* s'étale sur deux hectares et se déplace sur rails par caravane ferroviaire entre les villes. Dès sa première année d'exploitation, le cirque de Phineas Barnum empoche 400 000 \$. Une fortune pour l'époque. Depuis, petits, moyens et grands cirques ont continué à privilégier la tente jusqu'à ce que le cirque contemporain se tourne vers des prestations frontales, présentées dans le réseau des salles de spectacle ou de théâtre traditionnelles.

Même si quelques entreprises, dont le Cirque du Soleil, des cirques familiaux européens et les cirques de chevaux, comme celui de *Cavalia* ou de *Cheval-théâtre*, continuent de performer sous la toile, les cirques sous chapiteaux ont peu à peu perdu du terrain. «Est-ce que le chapiteau va disparaître? Il y a encore de grandes aventures liées au chapiteau. Le plus grand chapiteau du monde est aujourd'hui celui du cirque français Phénix, qui peut accueillir 6000 spectateurs sous les étoiles», assure M. Jacob, qui émet une réserve.

«Même le Cirque du Soleil a multiplié les formules fixes et les spectacles en arène. Il y a une grande réflexion sur le coût de ces tournées. S'il existait encore un réseau de cirques stables comme autrefois, on n'aurait plus besoin de chapiteaux», pense l'historien du cirque, qui voit en la Tohu l'héritier contemporain des cirques stables d'antan.

Le regain des arts du cirque, stimulé par l'arrivée de nouvelles formes plus contemporaines, à mi-chemin entre mime, danse et théâtre, milite d'ailleurs pour le retour des chapiteaux en dur. La Ville de Madrid, en Espagne, vient de reconstruire son cirque stable, rasé au siècle dernier, et plusieurs autres villes européennes songent à faire de même, assure M. Jacob. «La façon dont le cirque évolue ne favorise plus les grands chapiteaux, mais plutôt un réseau de salles qui peuvent accueillir plusieurs types de spectacles», dit-il.

N'en déplaise à Purdy Brown, inventeur du chapiteau (1825), qui s'inspira des tentes-hôtels déployées dans l'Ouest américain pour créer les premières tentes de cirque, les jours de la toile semblent désormais comptés. Où ne serait-ce qu'un retour du balancier?

Le Devoir

DU PERMANENT  
À L'ÉPHÉMÈRE:  
ESPACES DE CIRQUE  
À la Tohu, du 29 avril  
au 4 juillet 2010



Nouvelle création de Pétrus

**CENDRES**  
JÉRÉMIE NIEL > MONTRÉAL  
Conservatoire d'art dramatique  
- Théâtre Rouge  
> 29, 30, 31 mai, 1<sup>er</sup> juin



Nouvelle création du Théâtre P&amp;P

**THE DRAGONFLY OF CHICOUTIMI**  
LARRY TREMBLAY +  
CLAUDE POISSANT > MONTRÉAL  
Espace Go > 30, 31 mai, 1<sup>er</sup>, 2 juin



«Un jeu de société géant» - Libération

**DOMAINE PUBLIC**  
ROGER BERNAT > BARCELONE  
Place Pasteur > 3, 4, 5, 6 juin



«De courtes séquences drôles, poétiques et oniriques, dans une veine délicieusement critique» - Les Inrocks

**L'EFFET DE SERGE**  
PHILIPPE QUESNE > PARIS  
Conservatoire d'art dramatique - Théâtre Rouge  
> 3, 4, 5, 6 juin

**FTA**  
FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES  
27 MAI AU 12 JUIN - MONTRÉAL



SPECTACLE D'OUVERTURE «Exceptionnel» - The New York Times

**NEARLY 90<sup>2</sup>**  
MERCE CUNNINGHAM > NEW YORK  
Place des Arts - Théâtre Maisonneuve  
> 27, 28 mai



«Quel cataclysme théâtral!» - Les Trois Coups

**TRAGÉDIES ROMAINES**  
WILLIAM SHAKESPEARE + IVO VAN HOVE  
> AMSTERDAM  
Monument-National > 28, 29, 30 mai



Nouvelle création d'O Vertigo

**ONDE DE CHOC**  
GINETTE LAURIN > MONTRÉAL  
Usine C > 28, 29, 30 mai



«Gravel est tout ce dont la scène de la danse contemporaine montréalaise a besoin présentement» - Hour

**TOUT SE PÊTE LA GUEULE, CHÉRIE**  
FRÉDÉRIC GRAVEL  
> MONTRÉAL  
Place des Arts - Cinquième Salle  
> 2, 3, 4 juin



«Epoustouffant concert chorégraphique» - Les Inrocks

**MORE MORE... FUTURE**  
FAUSTIN LINYEKULA  
> KISANGANI  
Usine C > 1<sup>er</sup>, 2, 3 juin

LE POULS DE LA CRÉATION  
CONTEMPORAINE INTERNATIONALE  
> plus de 25 spectacles

514 844-3822 / 1-866-984-3822

fta.qc.ca +VIDÉOS +PHOTOS

FORAITS ENCORE DISPONIBLES

15 % À 40 % DE RABAIS

BILLETS À L'UNITÉ

À PARTIR DE 21 \$

514-790-1245  
1-800-361-4595  
ADMISSION.COM

THÉÂTRE  
DENISE-PELLETIER

DEUX SALLES RÉNOVÉES  
TRAGÉDIE, ALLÉGORIE, COMÉDIE,  
DOCUMENTAIRE, MULTIMÉDIA ET PLUS ENCORE...  
Du théâtre pour tous les goûts, pour toutes les bourses.  
INFORMEZ-VOUS. ABONNEZ-VOUS!

UN THÉÂTRE À  
DÉCOUVRIR

SAISON 2010-2011 WWW.DENISE-PELLETIER.QC.CA  
514 253-8974



## CULTURE

## MÉDIAS

## Ici Radio-Gesca (encore!)

Les employés de Radio-Canada se plaignent de la convergence

STÉPHANE BAILLARGEON

Certains vendredis, en deux cases horaires de la Première Chaîne de Radio-Canada (RC), en moins de quatre heures, on peut entendre au moins cinq journalistes de *La Presse*, une propriété du Groupe Gesca. On répète: cinq, soit plus d'un à l'heure. L'émission *C'est bien meilleur le matin* reçoit une éditorialiste (Michèle Boisvert, présente chaque jour à 7h25) et une chroniqueuse de la scène municipale (Nathalie Collard). Ensuite, *Christiane Charette* enchaine avec une chroniqueuse culturelle (Nathalie Petrowski) et deux critiques de cinéma («les deux Marc», Cassivi et Lussier).

Ce qui fait déjà beaucoup. Certains vendredis en rajoutent. Parfois, René Homier-Roy appelle François Gagnon, de la section des sports du quotidien. Parfois, Mme Charette reçoit un journaliste de la salle, Michèle Ouimet revenant d'Afghanistan, par exemple.

Ce qui fait trop, selon la chroniqueuse Sophie Durocher, qui a écrit dans *24 heures* que la société d'Etat devient Radio-Gesca. Evidemment, son jupon dépasse. Mme Durocher est employée par Quebecor, le grand rival médiatique de RC. Comme son mari, l'omniscient Richard Martineau, elle s'active sur plusieurs tribunes de l'empire, convergeant à qui mieux mieux, concentrant au pur sucre le concept d'idéologue organique.

Reste que l'accusation de convergence a porté et fait jaser. Les deux directions concernées l'ont balayée cette semaine (voir *Le Devoir* du mardi 11 mai): celle de Gesca en expliquant que le rayonnement découle de l'excellence de ses employés; celle de Radio-Canada en disant que sa programmation fait de la place à de multiples voix, dont celles de Gesca et du *Devoir* (y compris avec l'auteur de ses lignes), et que, de toute manière, les auditeurs ne se soucient pas de cette question.

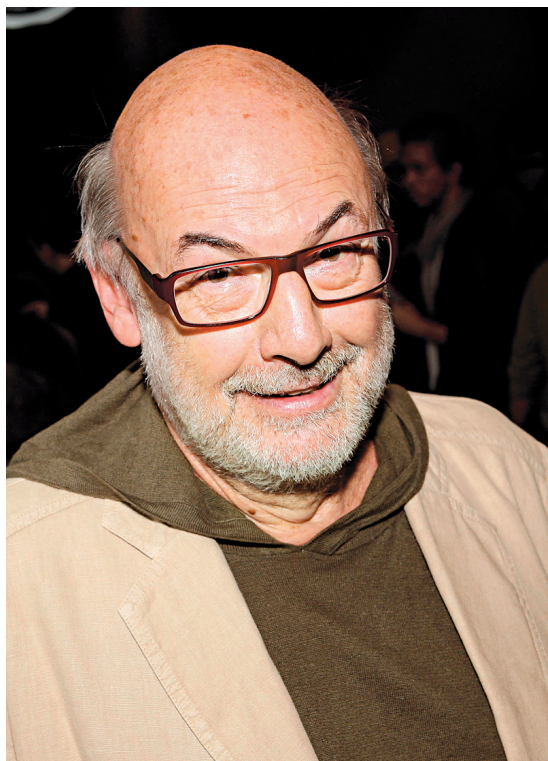
## 800 cas en une année...

Les employés de la boîte, eux, s'y intéressent de près. Radio-Canada/CBC subit des compressions importantes depuis des années. Des centaines de salariés ont été remerciés l'an dernier, dont plusieurs dizaines de journalistes. Le syndicat les représentant s'inquiète donc de voir tant de collaborateurs externes payés par la maison en difficulté financière. D'autant plus que le problème ne se limite pas à Montréal. Des liens jugés «étrangement privilégiés» rapprochent aussi l'antenne de Québec de Radio-Canada et *Le Soleil*, un autre quotidien du Groupe Gesca.

«Ça se pourrait que ça vole des jobs», commente Alex Levasseur, président du Syndicat des communications de Radio-Canada (SCRC-CSN). *Quand une éditorialiste de La Presse fait une chronique de trois minutes à l'émission de René Homier-Roy, on peut se dire qu'évidemment on n'embaucherait pas quelqu'un à temps plein pour faire ça. Par contre, on peut bien dire que nous avons du monde à l'interne pour faire ça. Gerald Fillion n'est pas le seul journaliste de Radio-Canada capable de parler d'économie de façon intelligente. Là, on préfère aller dans le privé. Ça commence à être un peu exagéré et ça ressemble à de la connivence.*

Dans ce cas précis, le fait que la collaboratrice en question se contente souvent de citer un extrait de son propre journal ne fait que troubler davantage les eaux boueuses. En somme, fait remarquer une employée contractuelle de la radio d'Etat, «Radio-Canada paye une éditorialiste de La Presse pour faire la promotion de son journal en ondes». On repassera pour l'objectivité externe. Ou la logique commerciale. Ou le gros bon sens...

«Pourrait-on imaginer l'inverse? demande la chercheuse de la SRC, qui désire taire son identité. Pourrait-on imaginer que chaque jour La Presse publie une chronique de Gerald Fillion vantant un re-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

René Homier-Roy, animateur de l'émission *C'est bien meilleur le matin*

portage de Radio-Canada? On dépasse les limites du bon sens avec certaines collaborations et les employés de La Presse qui viennent de renégocier durement leur propre convention devraient comprendre ça.»

## Des centaines de collaborateurs

La nouvelle convention collective du SCRC spécifie que le syndicat représente toutes les personnes présentes en ondes comme celles préparant les émissions, même les contractuelles. Or, en 2007-2008, le Syndicat a repéré 800 collaborations lui échappant.

«À Montréal, on nous a écartés [de beaucoup d'embauches], explique le président Levasseur, lui-même reporter télé à Québec. Nous avons réussi à régler le problème dans les régions où tout le monde en ondes a un contrat. On trouve ça particulièrement inquiétant de voir le nombre de prestations que d'autres journalistes d'autres médias viennent faire dans notre média, à la télé ou à la radio, sans respecter notre convention collective.»

La dernière, adoptée en décembre 2009, dit noir sur blanc: «La Société Radio-Canada s'engage à utiliser en priorité ses employés permanents pour présenter, expliquer et mettre en perspective l'actualité.» L'annexe Q ajoute cependant que «les parties reconnaissent qu'elles n'ont pas réussi à s'entendre sur le statut et le titre d'emploi des «collaborateurs-invités» embauchés de façon régulière et que la présente entente ne règle pas leur cas...»

Le président Levasseur se questionne en plus sur le rôle que joueraient ces collaborateurs en cas de conflit de travail. Son organisme a déposé des plaintes devant le Conseil canadien des relations industrielles au sujet de cas précis, ceux des trois collaborateurs à l'émission *Le Club des ex* et ceux des médecins de *RDI santé*.

«Nous avons déposé des griefs, rencontré la direction à maintes reprises, tenté une médiation pour régler le problème, dit-il finalement. La direction propose de verser des cotisations syndicales pour régler le problème. Ça ne règle pas le problème de fond des collaborations, tellement nombreuses qu'elles laissent croire à des ententes secrètes...»

Le Devoir

## DANSE

## Quand la télé fait danser

La profusion des émissions de type *So You Think You Can Dance* a popularisé la danse. Mais quelle danse?

FRÉDÉRIQUE DOYON

La danse fait un tabac à la télé depuis quelques années. Cette frénésie télévisuelle s'est transformée en phénomène social, remplissant les classes de hip-hop ou de musique de ballroom. Qu'en est-il de la scène professionnelle?

Au Canada, la finale de la deuxième saison de *So You Think You Can Dance* (SYTYCD) attirait 1,5 million de téléspectateurs... contre 150 millions aux États-Unis, où l'émission cartonne depuis 2005, huit millions en Pologne et combien d'autres en Australie, en Turquie ou en Israël. Et ce n'est qu'une émission parmi la soixantaine que répertorie Wikipédia.

## Par vague

Le Québec vit aussi sa *Fièvre de la danse* à TVA, et attirait un million d'accros avec son *Match des étoiles* entre 2005 et 2009. Le phénomène a multiplié les adeptes de danse. «Quand on présentait un numéro de danse africaine, se souvient Monik Vincent, ex-chorégraphe en chef du *Match des étoiles*, il y avait des inscriptions en danse africaine dans les jours et les semaines qui suivaient.»

Et l'engouement ne fléchit pas. L'école de danse Louise Lapière vient d'ouvrir — en septembre dernier, en pleine récession — quatre studios satellites en périphérie de Montréal.

«Les écoles nous sollicitent beaucoup, dit Mme Lapière, qui fraye dans le milieu depuis 45 ans. De nouvelles écoles de danse ont ouvert leurs portes et celles qui existent ne suffisent plus à la demande. On vit une belle vague ascendante.»

Car il y en a eu d'autres et le phénomène n'est pas nouveau. Louise Lapière créait les chorégraphies de la populaire émission *RSVP* animée par René Simard dans les années 80. Elle fondait son école en 1973, en pleine éclosion du ballet jazz et de la «dance fever».

La vague actuelle a ceci de particulier qu'elle combine plusieurs facteurs, dont la télé et un contexte propice à faire bouler de neige et pas de bourré. Mme Lapière parle d'une «convergence» entre le discours de santé publique qui incite au plaisir de l'exercice, la vitalité de la danse professionnelle, l'explosion des festivals et des événements organisés par les entreprises.

Reste que le rendez-vous télévisuel a démythifié la discipline chorégraphique, surtout dite plus commerciale, dont les praticiens sont soudain passés à l'avant-scène. Beaucoup de préjugés, du coup, sont tombés. «Ça a une grande influence, dit Geneviève Dorion-Coupal, qui revient de la Po-

logne où elle chorégraphiait des numéros de la cinquième saison de *SYTYCD*. D'avoir les danseurs au premier plan, ça change la perspective, on comprend c'est quoi le métier de danseur et sa complexité.»

En conviant autant le ballet que le ballroom ou le contemporain, le petit écran a surtout mis en valeur une danse plurielle, à l'abri de la sempiternelle hiérarchie entre les genres. «C'a tué les écoles de pensée qui voulaient qu'un style soit meilleur ou plus honorable qu'un autre», estime Mme Lapière.

## Une frontière plus floue

Mais la fameuse vague déferle-t-elle surtout dans l'univers de la danse dite commerciale, vue à la télé ou dans les comédies musicales? Ou touche-t-elle aussi la danse contemporaine plus puriste?

«Depuis SYTYCD, je donne beaucoup plus de stages de danse contemporaine à l'étranger», répond sans hésiter Mme Dorion-Coupal, qui évolue dans les deux pôles en plus de mener la danse des comédies musicales comme *Michel Fugain* et *le Big Bazar* et *Sweet Charity*. «Je sens la différence. Je me suis butée à un mur pendant des années à essayer de changer les choses, mais les producteurs et metteurs en scène [de comédies musicales] me disaient: "Non, on veut trois danseurs qui dansent derrière la fille qui chante." Là, on a plus de place comme danseur et on laisse plus de place à la créativité du chorégraphe.»

Les deux univers se rejoignent un peu plus. Des danseurs sautent d'ailleurs la clôture (voir texte ci-contre). Le décloisonnement des disciplines artistiques, le théâtre qui flirte avec la danse, laquelle fusionne le hip-hop au ballet, y contribue. «Dès qu'on dit que c'est des concours, qu'il y a un public, que c'est des jeunes et de la télé, pouf! on met ça dans une case, s'exclame celle qui vient de signer trois duos contemporains pour SYTYCD. Si je mets le même duo dans les mains de deux danseurs d'Édouard Lock, sur une autre musique, à la PdA, ça va prendre une couleur plus contemporaine.»

De là à affirmer que la télé fera danser les compagnies contemporaines Flak ou La 2<sup>e</sup> Porte à gauche dans de meilleures conditions, il y a un pas qu'on ose plus rêver que franchir pour l'instant. Les danseurs demeurent les artistes les moins rémunérés, avec un salaire moyen de 15 000 \$ par année.

«Est-ce que ça va amener plus de spectateurs à la danse contemporaine? Peut-être un peu, à moyen ou long terme, dit Lorraine Hébert, du RQD, en reconnaissant un rôle indéniable à la télévision. «Si la danse s'est développée au Québec, c'est parce que tous les dimanches on avait les ballets de Ludmilla Chiriaeff et les spectacles [de variétés] de Michel Comte.»

Le Devoir

## LE RETOUR DU PRESTIGIEUX PICCOLO TEATRO A MONTRÉAL!



## TRILOGIA DELLA VILLEGGIATURA



Place des Arts  
Québec



UNE PRÉSENTATION DE LA PLACE DES ARTS ET DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE EN COLLABORATION AVEC L'INSTITUT CULTUREL ITALIEN DE MONTRÉAL

DE CARLO GOLDONI MISE EN SCÈNE TONI SERVILLO  
SUR SCÈNE ▶ 15 INTERPRÈTES DU CINÉMA ET DU THÉÂTRE ITALIENS  
COPRODUCTION PICCOLO TEATRO – THÉÂTRE DE L'EUROPE (MILAN) / TEATRI UNITI (NAPLES)

BILLETS EN VENTE DÈS MAINTENANT! [laplacedesarts.com](http://laplacedesarts.com)  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

DU 22 AU 26 SEPTEMBRE À 19H30 AU THÉÂTRE MAISONNEUVE DE LA PLACE DES ARTS  
SPECTACLE EN VERSION ORIGINALE ITALIENNE ▶ SURTITRÉ EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS



Le Théâtre de La Manufacture présente à ESPACE GO

**FÉLICITÉ** 20 AVR au 2 JUIN 2010

de OLIVIER CHOINIÈRE  
mise en scène STYVAN BÉLANGER  
avec MAXIME DÉMONDÉ, MARIEL DUTIL,  
ROGER LA RUE et ISABELLE ROY  
Assistance à la mise en scène JEAN GAUDREAU  
Concepteurs SARAH BALLEUX, MARTIN LABRECQUE,  
LARSÉN LUPIN, PIERRE-ÉTIENNE LOCKS,  
SUZANNE TRÉPANIÈRE

C'est jouissif... extrêmement drôle...  
dérangeant par moments. C'est extrêmement fort. -C'est bien meilleur le matin, SRC

Une pièce drôle et acide. (...) Brillant. Et vraiment, vraiment troublant. -La Presse

Olivier Choinière épingle féroce un mal identitaire (...) que l'on reconnaît bien. Être une star, une héroïne tragique ou rien. -Le Devoir

C'est intelligent et construit de façon serrée. (...) Les quatre comédiens sont convaincants (...) Leur récit les fait exulter. Et nous aussi. -www.radio-canada.ca

Théâtre ESPACE GO  
4890, BOUL. ST-LAURENT, MTL  
BILLETS: 514 845-4890  
ADMISSION.COM 514 790-1245

## CULTURE

## DANSE

# Danser pour Lock ou pour Céiiiiiiiiiiiiine ?

Il y a les danseurs de Céiiiiiiiiiiiiine, du Casino, de *So You Think You Can Dance*. Et ceux des Grands Ballets, de Marie Chouinard ou d'O'Vertigo. Deux races différentes? Entretiens avec ceux qui sautent la clôture de la «danse commerciale».

CATHERINE LALONDE

La victoire à l'émission *So You Think You Can Dance* Canada a fait de Nico Archambault un pur produit de la danse commerciale. «Il y a en danse un snobisme envers tout ce qui est commercial, dit celui qui est commercial, dit celui qu'on a vu dans le clip *Make Me* de Janet Jackson. J'ai l'impression qu'en danse, soit tu fais de l'argent, soit tu fais de l'art. On peut chercher une qualité et une profondeur tout en gagnant sa vie. La danse contemporaine pourrait se risquer à être plus accessible et la danse commerciale à oser le contenu.» Serré dans l'image du «pretty boy familial» collée par la télé, Archambault croit que l'imagerie pop desserre la danse même. «Ce serait extrêmement intéressant d'ajouter de la danse à des vidéos plus rock, plus indy... Ça n'a pas toujours à être un «dancing chorus», ni pop-star, ni sur le même genre de musique...»

## De Lock à Céiiiiiiiiiiiiine au CdS

Naomi Stickeman, formée au ballet, a brillé dans *Amelia*, de La La La Human Steps. Travailler avec Edouard Lock a été «un sommet de carrière. Mais La La La [l'a] consumée». À 32 ans, dans le répertoire avant la création d'*Amjad*, Stickeman rend les armes. «Je n'avais plus envie de faire la tournée, et à un certain niveau, en contemporain, tu n'as pas le choix. J'étais fatiguée, j'avais fait le tour du monde plusieurs fois.»

Elle se présente, pour rencontrer Franco Dragone, aux auditions du spectacle de Céline

Dion. À la dernière, dernière minute. «Ils ont tenu trois jours d'audition, je suis arrivée la dernière journée, vraiment très en retard. J'ai menti — c'est la seule fois que j'ai fait ça — en disant que j'avais été retenue en répétition...» Entrée au moment où Dragone prend le contrôle de l'audition, Stikeman est charmée par l'enthousiasme, le jeu et le partage des bons coups. Un an plus tard, elle décolle pour Las Vegas et *A New Day*. «J'étais curieuse de voir comment se monte un spectacle aussi énorme, dit-elle de son accent anglais, de voir comment une diva comme Céline travaille. On a été vraiment bien traités, avec une rare humanité.»

Après avoir bougé pour Ginette Laurin et Dave St-Pierre, Marie-Eve Quilicot se retrouve dans *Love*, du Cirque du Soleil. La différence? L'exigence physique. «Deux spectacles par jour, cinq jours par semaine, pendant trois ans. Avec un show où tu fais du gumboots, du contemporain, du house, des passes acrobatiques qui demandent toute ta concentration et, à la fin, des pointes... J'ai vite compris que donner 100 % à chaque show était utopique et que je devais doser si je voulais résister deux ans. Le soir de la deuxième, j'étais si épuisée, j'avais du mal à lever ma bouteille d'eau. Alors qu'à la fin du contrat j'étais enceinte, on répétait pour les Grammys, je faisais mon entraînement de Pilates en plus des spectacles. A un moment, le corps comprend.»

Deuxième différence? Le lien avec le public. Quilicot: «La salle est immense! Il faut projeter énormément pour at-

teindre les 2500 spectateurs.» Naomi Stickeman, auprès de Céline Dion, a vu que «l'adrénaline fait une différence remarquable. C'est un concert, le public réagit 1000 fois plus qu'à un spectacle de danse. Les gens crient pendant que tu danses, c'est l'un!»

## Tâter du commercial

À Las Vegas, Quilicot attendait un public avide de seul divertissement. «Mais les Beatles les ramenaient à leur enfance. On voyait les spectateurs pleurer.» Malgré la répétition du matériel, l'expérience artistique est riche. «Il a fallu que je garde mon personnage vivant pendant deux ans. J'ai rencontré des artistes extraordinaires, de partout dans le monde, j'ai eu la chance d'apprendre d'eux.» Que ce soit au Cirque ou avec Dragone, les équipes cherchent à nourrir les danseurs en échangeant les rôles, en ajoutant, en peaufinant, en répétant. «Ils te gardent "on the edge".»

Pour Naomi Stickeman, l'expérience auprès de Céline Dion a été, par la bande, des plus fructueuses. «Je suis restée cinq ans, c'est ce que c'était vraiment joyeux!» Pour protéger ses cordes vocales, la chanteuse s'accorde des périodes de répit, souvent deux semaines par mois. À ces temps libres s'ajoute un salaire avenant — «c'est la première fois que j'étais aussi bien payée» — et Stikeman, tout en dansant, est retournée à l'école, a appris la réalisation, a tourné des films et préparé son spectacle, *Çaturn*, présenté en 2008 et 2009 à Danse Cité.

Et ce snobisme du contemporain dont parlait Nico Archambault? Niet côté Stikeman. «Mes copains savaient que j'avais déjà réalisé mes rêves de contemporain.» Ils sont plusieurs danseurs à tâter du commercial. Dave St-Pierre était de *Notre-Dame-de-Paris* et a chorégraphié pour *Love*. Esther Gaudette a dansé pour Isabelle Van Grimde, Daniel Léveillé et Paradis perdu. Alain Francoeur signe ses propres chorégraphies et d'autres pour le Cirque Eloize.

L'École nationale de cirque recrute régulièrement chorégraphes et professeurs, et Catherine Tardif et Estelle Claretton y sont passées. Des exemples parmi d'autres. Ce qui n'a pas empêché Marie-Eve Quilicot de se faire dire qu'elle «voulait juste faire de l'argent». «Les gens ne réalisent pas tout ce que j'ai acquis sur cette scène... Il n'y a plus aucune tournée qui me fait peur maintenant», dit celle qui reprend justement la route avec Dave St-Pierre. «Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de "rush" avant de monter sur une scène. Au Cirque, le trac a fini par disparaître.»

Collaboratrice du Devoir

## MUSIQUE CLASSIQUE

# Cendrillon à l'opéra

*Cendrillon* de Jules Massenet prend l'affiche samedi 22 mai à l'Opéra de Montréal pour cinq représentations. Ce sera, pour les amateurs, enfin l'occasion de faire connaissance avec un spectacle emblématique du tandem québécois André Barbe et Renaud Doucet.

CHRISTOPHE HUSS

L'opéra de Massenet, créé à l'Opéra-Comique de Paris en 1899, n'est pas la mise en musique la plus célèbre de l'histoire de *Cendrillon*. Sur ce plan, Massenet se fait damer le pion par Rossini et sa *Cenerentola*.

Il y a de nettes différences entre les deux ouvrages. Massenet préserve la féerie — et la pantoufle de verre — du conte de Perrault, que Rossini et son librettiste Ferretti ont évacuée. Chez Massenet, Pandolfe, le père de *Cendrillon*, est lui aussi une victime de sa seconde femme, la haute comtesse de la Haltière.

Une dernière différence entre Rossini et Massenet sera aplaniée dans la présentation de l'Opéra de Montréal et la production du tandem Barbe (concepteur scénique) et Doucet (metteur en scène). Chez Massenet, à l'origine, le rôle du prince est tenu par un mezzo-soprano, qui simulait davantage, aux yeux du compositeur, un jeune homme au sortir de l'adolescence. Ce choix contraste avec le ténor flamboyant de Rossini. Mais Massenet a autorisé la représentation de *Cendrillon* avec un ténor. Ce sera le cas à Montréal, avec Frédéric Antoun en jeune premier.

## Opéras et transpositions

En entrevue au *Devoir*, Renaud Doucet relativise l'importance de ce choix, d'autant que, lorsque la coproduction franco-allemande entre les Opéras de Strasbourg et de Karlsruhe fut conçue, les Français voulaient un homme, alors que les Allemands insistaient pour avoir une voix de mezzo: «A cause de notre transposition dans les années 1950, le fait d'avoir un ténor marche très bien. L'effet musical est différent, mais Massenet l'acceptait. Ce qui me paraît important dans le spectacle, c'est de voir, de manière crédible, un prince jeune qui s'ennuie.»

Aux yeux du metteur en scène québécois d'origine française, *Cendrillon*, aussi, a une tessiture ambiguë: «Elle descend très bas et monte au contre-ré: ce n'est ni un soprano, ni un mezzo. D'ailleurs, ces étiquettes n'existaient pas: les compositeurs écrivaient pour des chanteurs précis. Mélisande chez Debussy, est-elle soprano ou mezzo? Et Pénélope de Fauré? On peut utiliser soit un soprano dramatique, soit un mezzo lyrique. Pour *Carman*, c'est pareil. C'est d'ailleurs très typique de l'opéra français...»

Même s'il a été montré à Strasbourg, Karlsruhe, New York et Marseille, le spectacle n'est pas figé parce que les inter-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Le concepteur scénique André Barbe et le metteur en scène Renaud Doucet

prètes sont différents. «Je ne veux pas des clones», résume Doucet, qui ajoute que «le spectacle doit appartenir aux artistes qui le jouent sur scène.»

Autre changement d'échelle: le passage des scènes européennes à la salle Wilfrid-Pelletier, guère favorable à un théâtre de regards, de silences et de non-dits. «Il faut jouer plus large, être très précis dans la projection de son émotion», résume Doucet, qui va au-delà de la gestuelle: «C'est la même chose sur le plan vocal. Il faut penser différemment, arriver à capter le regard et l'oreille du spectateur et ne jamais le lâcher; il faut donner une impulsion, dans le geste comme dans l'attaque de la note. Si on jouait en Europe comme on va le faire ici, on aurait l'air de faire du cinéma muet!»

*Cendrillon* a apporté à André Barbe et Renaud Doucet, en 2003, la confirmation d'une «volonté définitive de travailler ensemble». La production les a aussi fait connaître partout en Europe. Le tandem est aujourd'hui habitué du Volksoper de Vienne, où il va monter sous peu *Rusalka* de Dvorák.

## Ne pas entrer dans des cases

L'opéra est un travail au long cours. Le succès européen a déjà amené au tandem une proposition de monter la *Tétralogie* de Wagner sur une scène allemande. «Nous avons refusé parce que nous aurions besoin de dix ans. Il y a un temps pour tout. La *Cenerentola* de Rossini, que nous allons monter prochainement à Hambourg, représente trois ans de travail.» Aux yeux de Renaud Doucet, «prendre une partition, c'est avoir entre les mains un tableau de maître et choisir le cadre, le mur et l'éclairage.» C'est bien pour cela, ajoute-t-il, qu'il n'y a pas «une seule lecture» d'une œuvre.

Barbe et Doucet ne veulent pas se spécialiser, malgré une attirance pour le répertoire français: «Nous avons hâte de nous voir proposer Ariane à Naxos, La Dame de pique ou Jenfa.» Grand admirateur de Massenet, Doucet cite *Amadis*, *Le Mage* ou *Panurge*, «une "haute farce comique" géniale» parmi les ouvrages de ce compositeur qu'il souhaiterait mettre en scène. Parmi les ouvrages français méconnus, il ajoute *Henri VIII* de Saint-Saëns et *Polyphé-*

me de Jean Cras, et se réjouit d'avoir lutté pendant cinq ans pour imposer Pénélope de Fauré. «Imposer le répertoire français pose un problème accru car il est souvent monté de manière mièvre. Ce n'est pas une fatalité si l'on ancre l'opéra dans une réalité actuelle. *Cendrillon*, c'est très contemporain comme sujet.»

C'est par l'entremise des concepteurs du spectacle que Montréal a racheté la production aux Français. «Il y a là un travail dont on n'a même pas idée: certains tissus ont été créés spécialement à Lyon pour les costumes du spectacle. On ne peut pas se payer ça ici.» Pendant trois saisons, la présentation de *Cendrillon* à Montréal a été repoussée. «Parce que certaines personnes disent que *Cendrillon*, cela ne vend pas», explique Doucet, qui plaint les directeurs artistiques des opéras en Amérique du Nord, dont la marge de manœuvre est restreinte. «En Amérique, le box-office fait loi et, même si les directeurs d'opéra ont la connaissance du répertoire, ils sont dépendants des conseils d'administration et de donateurs qui disent: "Nous, on veut voir ci; nous, on veut voir ça", qui n'ont aucune connaissance du métier et régissent le monde de l'opéra.»

Barbe et Doucet sont confiants en l'impact du spectacle. «Oui, on peut arriver à faire du théâtre. *Cendrillon* n'est pas un "petit spectacle"; il y a cinq décors et c'est monté comme une comédie musicale.» D'ailleurs, le duo ne veut pas être cantonné à l'art lyrique. «On peut faire du théâtre, de la comédie ou du cirque! Le spectacle, c'est un monde, pas de petites cases, et nous n'avons pas envie d'être enfermés dans une boîte.»

Le Devoir

## CENDRILLON

Opéra en quatre actes de Jules Massenet  
Avec Julie Boulianne, Frédéric Antoun, Noëlla Huet, Gaétan Laperrière et Marianne Lambert, Orchestre métropolitain et Chœur de l'Opéra de Montréal, direction Jean-Yves Ossonce. Décors et costumes: André Barbe. Mise en scène: Renaud Doucet. Éclairages: Guy Simard. Salle Wilfrid-Pelletier, les 22, 26, 29 et 31 mai, et le 3 juin à 20h. Rens.: 514 842-2112.

Espace Libre PRÉSENTE du 25 au 29 mai 2010

# UN ATOLL dans la tête

DE Filip Forgeau  
CIE DU DÉSORDRE +  
THÉÂTRE DU CLOÎTRE  
DE BELLAC (FRANCE)

Le récit  
bouleversant  
d'un séjour  
en psychiatrie

PRÉVENTE  
2 billets pour 34 \$  
SOUS CERTAINES  
CONDITIONS

BILLETTERIE EN LIGNE [espacelibre.qc.ca](http://espacelibre.qc.ca)  
514 521-4191 1945 RUE FULLUM  
AVEC LE SOUTIEN DU CALQ ET DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À QUÉBEC

espace  
LIBRE

TOM À LA FERME  
Michel Marc  
Bouchard

Saison  
2010-  
2011  
Abonnez-vous

TOXIQUE  
Greg  
MacArthur

Centre du  
Théâtre  
d'Aujourd'hui  
3900, rue Saint-Denis, Montréal-QU

Partenaires de saison:  
Hydro Québec LE DEVOIR

[. Wajdi  
Mouawad

theatre  
d'aujourd'hui  
T. 514 282-3900

Photos: Neil Horta

Zab Maboungou  
Compagnie Danse

# NYATA NYATA

Montréal by Night

19 au 22 mai - 20h  
[SAT] 1195 boul. St-Laurent  
Billetterie:  
[SAT] [www.sat.qc.ca](http://www.sat.qc.ca)  
Nyata Nyata: 4374 boul. St-Laurent, 2<sup>e</sup> étage  
[www.nyata-nyata.org](http://www.nyata-nyata.org)

## CULTURE

## MUSIQUES DU MONDE

## À la découverte d'un grand

Ustad Shahid Parvez Khan à la maison de la culture Frontenac

YVES BERNARD

Ce soir, Ustad Shahid Parvez Khan se produira à la maison de la culture Frontenac et non à Wilfrid ou dans l'un de ces lieux mythiques où il livre son art à travers le monde depuis des années. Ustad qui? Shahid Parvez, pour simplifier. Ustad signifie maître, et on l'appelle aussi Ustadji. Plusieurs spécialistes de la musique classique indienne affirment qu'il est le plus grand sitariste vivant et l'un des plus importants de l'histoire. En fait, ils le chuchotent plus qu'ils ne le clament, par respect pour l'ainé Ravi Shankar ou pour la mémoire de Nikhil Banerjee ou Vilayat Khan, deux autres légendes du sitar du siècle dernier.

Le regretté Vilayat Khan était le grand-oncle de Shahid Parvez, et les deux incarnent le style Etawah Gharana qui fut développé par l'une des plus anciennes écoles de musique en Inde. En découle une grande tradition de sitaristes, dont le jeu s'inspire depuis sept générations de la musique vocale. Des genres comme le dhrupad, considéré comme le chant le plus ancien de l'Inde du Nord, et le khayal, celui des grands virtuoses, sont intégrés à la musique instrumentale.

«En Inde, on a longtemps considéré que l'interprétation la plus puissante provenait de la musique vocale», affirme Shahid Parvez. La musique instrumentale était limitée parce qu'elle n'avait pas assez de résonance et manquait d'effets vocaux. Mais ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, on peut présenter un raga comme s'il provenait d'un chanteur. Voilà pourquoi plusieurs observateurs ont affirmé que le maître possédait l'art de faire chanter les notes.

Mais la démarche de Shahid Parvez ne s'arrête pas là; il serait l'un des seuls sitaristes à avoir

également marié au style Etawah Gharana (ou gayaki ang) les techniques du tantrakari ang qui s'applique aux touches de la main droite. «Cela permet de jouer plus vite et d'explorer toutes sortes de patrons rythmiques en jouant», explique le virtuose. À l'écoute, force est de constater la rapidité époustouflante aussi bien que la sensibilité de l'interprète. Au début de ses ragas, il peut décortiquer trois seules notes pendant plusieurs minutes. Mais il les traite avec tellement de profondeur qu'il parvient à faire pénétrer l'auditeur dans l'espace spirituel entre le son et le silence. Puis, dans une lente progression, il finira par faire entendre une véritable explosion de notes.

Initié à la musique par son père Aziz Khan, Shahid Parvez a commencé l'apprentissage de son art par la musique vocale et le tabla dès l'âge de trois ans, avant de poursuivre au sitar l'année suivante. Enfant prodige à huit ans, il offrait déjà son premier concert. Contrairement à Ravi Shankar, son nom n'est pas associé aux musiciens occidentaux. «Mon premier amour est d'être puriste», dit-il en rigolant. Si je demeure toujours ouvert à jouer sur scène avec de bons musiciens issus d'autres traditions, mes 150 disques ne renferment que de la musique hindoustani.

Ce soir, Shahid Parvez est accompagné par Subhajyoti Guha, réputé jeune tablaïste avec qui l'ustad joue depuis plus de cinq ans. Le concert est coproduit par le Centre culturel Kabir, le plus important diffuseur de musique classique indienne à Montréal, en collaboration avec le Sangeet Kala Kendra, l'école de musique et de danse menée par Shawn Mativetski, également tablaïste, et la danseuse de kathak Sudeshna Maulik. Ces deux artistes montréalais ouvriront avec le sarodiste Raja Bhattacharya cette soirée qui promet de riches moments.

Collaborateur du Devoir

## USTAD SHAHID PARVEZ KHAN AVEC SUBHAJYOTI GUHA

Première partie: Sudeshna Maulik, Shawn Mativetski et Raja Bhattacharya  
À la maison de la culture Frontenac, samedi 15 mai à 19h30.  
Rens.: 514 467-3461 ou 514 931-0942.



MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC  
Ustad Shahid Parvez Khan

## EXPOSITIONS

## Vues fragmentées et renversées

## SKETCHES OF SYNCHRONICITY

Gabriel Coutu-Dumont  
Centre Clark, 5455, avenue de Gaspe, espace 114, jusqu'au 12 juin

MARIE-ÈVE CHARRON

Le travail de Gabriel Coutu-Dumont use de procédés simples dont il met à l'épreuve avec brio l'efficacité. Depuis 2005, il collige des images photographiques au fil de ses voyages ou dans son quotidien. De cette banque d'images dont le nombre a augmenté rapidement, pour finalement culminer à 275, l'artiste en a retenu certaines pour les encadrer puis les déployer dans l'espace, variant leur emplacement et jouant ainsi, d'exposition en exposition, sur la dimension scénique de leur présentation. Clark est le dernier point de chute de ce vaste répertoire d'images intitulé *Sketches of Synchronicity*, dont la version intégrale existe sous forme de livre en trois tomes.

À la base, les opérations réalisées par l'artiste pour ce projet relèvent d'une démarche commune à bien des photographes. Accumuler les images, réaliser des prises photographiques selon des critères plus ou moins constants, produire des typologies, sélectionner des clichés et exploiter leur concomitance dans l'espace d'exposition pour en tirer un sens nouveau ne sont pas des stratégies exclusives à Gabriel Coutu-Dumont. Toutefois, l'artiste, dont la pratique est encore jeune, en rafraîchit la portée.

Dans certaines œuvres, il a exploité l'angle de la prise de vue ou



BETTINA HOFFMANN

Détail d'une œuvre de Gabriel Coutu-Dumont

le format de l'image pour créer une ambiguïté dans la représentation. *Équerre* montre un arbre dont le tronc cassé le couche à l'horizontale. L'image a toutefois été montée à la verticale, comme pour rétablir la direction naturelle du feuillu. Mais sa verticalité est contrecarrée, puisque le cadre est croché sur le mur *Ailleurs*, le photographe a employé une vue en plongée pour organiser une grille de 12 images dont on ne sait plus si ce sont les déplacements de passants ou une composition abstraite formelle.

*Dérive* joue aussi sur ce plan et ressort de l'ensemble comme étant une des œuvres les plus réussies. Table au sol et cadre au mur se partagent une même image, la vue d'un plancher qui a délicatement été découpée. Les prélevements apparaissent dans un cas en négatif, dans l'autre en positif, suggérant ici la cartographie d'un monde imaginaire, là les as-

chage rehaussent leur apparence matérielle, font oublier leur modestie et les traces d'usure. Coutu-Dumont pratique habilement des brouillages tant temporels que spatiaux à travers ses images, rhétorique, qu'il maîtrise à défaut parfois de doser les atours de la mise en espace.

## Roger Gremo

L'installation de Roger Gremo profite d'une relative intimité dans la petite salle de la galerie. L'emplacement accentue le trouble ressenti devant cette œuvre qui met en scène des figures humaines élaborées de prothèses, de souliers et de diverses protections corporelles. Au visiteur ensuite d'en manipuler les membres, de jouer avec les piercings et les innombrables caleçons fichés dans les orifices. L'exercice se veut ludique en surface; il provoque aussi la réflexion tant il renvoie le participant à son propre corps, le forçant à jauger les représentations normatives qu'il a intériorisées de l'anatomie, de la sexualité et de l'économie des corps en général.

Cru et dérangeant — pour leur transport, les mannequins sont mis dans des housses qui rappellent des sacs mortuaires —, ce travail est le fruit aussi d'une confection remarquable qui se devine dans le moindre point de couture.

Collaboratrice du Devoir

ENSEMBLE INSTRUMENTAL  
**APPASSIONATA**  
DANIEL MYSSYK, CHEF

**ESCALE À RIO**  
HOMMAGE À VILLA-LOBOS ET SON MENTOR J.S. BACH  
DANIEL MYSSYK, CHEF  
MARIE-CHANTAL LECLAIR, SAXOPHONE

SALLE DE CONCERT DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL  
LE 20 MAI 2010 À 20 HEURES

BILLETTS SUR WWW.ADMISSION.COM TEL.: 514-388-5876

PRIX OPUS Finaliste An 13 - 08/09  
Conseil des Arts du Canada  
Canada Council for the Arts  
CDEC  
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CONCEPTION: NJD COMMUNICATION • 514-826-1883 • NJD@BELL.NET

**CONSTANTINOPLE**  
Kiya Tabassian, direction artistique

**VOUS AVEZ DIT KLEZMER?**  
Un voyage inattendu au cœur et autour des musiques juives

KIYA TABASSIAN, SÉTAR; ZIYA TABASSIAN, PERCUSSIONS;  
PIERRE-YVES MARTEL, VIOLA DA GAMBÀ; DIDEM BASAR, KANUN.  
AVEC LEURS INVITÉS CO-FONDATEURS DE KLEZMATICS DE NEW YORK  
LORIN SKLAMBERG, VOIX, ACCORDÉON, GUITARE;  
FRANK LONDON, TROMPETTES.

Mercredi 19 mai 2010 à 20h

SALLE PIERRE MERCURE  
300 EST DE MAISONNEUVE, MONTRÉAL, MÉTRO BERRI-UOAN  
BILLETTERIE PIERRE MERCURE 514 987 6919 / ADMISSION 514 790 1245  
WWW.CONSTANTINOPLE.CA

15<sup>e</sup> ÉDITION  
20 h

FESTIVAL MUSIQUE DE CHAMBRE MONTRÉAL  
DENIS BROTT - DIRECTEUR ARTISTIQUE

Édition 15<sup>e</sup> anniversaire

**Délices Dvořák** MARDI 18  
STEPHEN PRUTSMAN  
KEVIN LOUCKS

**L'Art du quatuor** MERCREDI 19  
QUATUOR À CORDES AFIARA

**Soirée Cinéma** JEUDI 20  
BEETHOVEN ET BUSTER KEATON

**Série jazz & jeans** VENDREDI 21  
KURT ELLING  
LAURÉAT DU GRAMMY ALBUM JAZZ VOCAL 2010

**Natalie Choquette** SAMEDI 22  
TOUR DU MONDE

LE DEVOIR  
DU 6 AU 29 MAI 2010  
ÉGLISE ST. JAMES / ST. JAMES CHURCH • 463 SAINTE-CATHERINE OUEST, MONTRÉAL  
BILLETTERIE laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 866 842 2112  
INFO : 514 489 7444  
FESTIVALMONTREAL@VIDEOTRON.CA • WWW.FESTIVALMONTREAL.ORG

DANSE DANSE  
SAISON 2010-11

SANKAI JUKU JAPON  
THE NATIONAL BALLET OF CANADA  
BJM DANSE MONTRÉAL QUÉBEC  
WAYNE MCGREGOR / RANDOM DANCE ROYAUME-UNI  
GALLOTTA / GAINSBURG / BASHUNG FRANCE  
COMPAGNIE MARIE CHOUINARD QUÉBEC

DANSEDANSE.NET

ÉCONOMISEZ JUSQU'À 30 %

**ABONNEZ-VOUS TÔT**  
OBTENEZ LES MEILLEURES PLACES ET FAITES DES ÉCONOMIES !  
BILLETTS À PRIX RÉGULIER EN VENTE À PARTIR D'AUJOURD'HUI **514.842.2112**

# DE VISU

## Québec a son code : rose catastrophe

La Manif d'art revient en forme, avec tout un labyrinthe en ville. Cherchez les bannières roses, c'est là que ça se passe.

**CATASTROPHE? QUELLE CATASTROPHE!**  
Manif d'art 5, la Biennale de Québec, divers lieux, jusqu'au 13 juin, pour la plupart d'entre eux.  
[www.manifd'art.org](http://www.manifd'art.org)

JÉRÔME DELGADO

Serait-il plus facile, moins casse-cou, de se montrer en noir sombre qu'en blanc lumineux? Après une pauvre édition 2008, portée sur le dialogue et l'amour, voici l'exact contraire. La Manif d'art 5, et son intitulé *Catastrophe? Quelle catastrophe!*, s'avère une des meilleures en dix ans.

### Une signature

La confrontation, plutôt que le rapprochement. La mise à distance, plutôt que la séduction. Voire l'inaccessibilité, comme devant le local fermé dans lequel le robot du Californien Daniel Joseph Martinez fait gicler du sang synthétique.

Dans cette œuvre au titre interminable — ça commence par *«Redemption of the Flesh»* —, la violence du fusil qui crache du sang à travers la gueule d'un lapin peut être un geste libérateur. Il n'y a pas que ça. Le sarrau taché de rouge et la cuillère encore dégoulinan-

te sont des signes que l'humain n'est jamais très loin derrière les machines, derrière la catastrophe.

N'en déplaise au maire LaBeaume, Québec a trouvé, avec la catastrophe, ses traits. Pour une fois, vraiment, il n'y a pas de distinction entre la Manif centrale et les expos des onze «collaborateurs». Tout porte la signature de la commissaire invitée, Sylvie Fortin. Les organisateurs ont aussi laissé tomber la fastidieuse distinction entre artistes expérimentés et relève. Tous se valent.

Que Place Québec, malfamée tour à boutiques de Saint-Jean-Baptiste, soit identifiée comme le quartier général importe peu. L'impression d'étiollement est d'autant plus forte là que seize œuvres sont dispersées dans une dizaine de locaux. Et la déconfiture économique y est palpable. Certains s'en servent bien, comme Sarah Emerson, dont la murale fin du monde tient entre deux colonnes aux miroirs abîmés.

Œuvres fortes, thème pertinent, occupation perspicace des lieux. Le succès des manifestations, surtout celles qui s'aventurent dans l'espace urbain et ses locaux vacants, dépend de la conjoncture de ces éléments. Si des faiblesses existent, entre une pièce plus superficielle, une



Photographie de plateau de Lynne Marsh

autre mal intégrée au thème, voire à son environnement, l'ensemble de Sylvie Fortin n'a pas de véritable point mort.

### Catastrophe : il pleut!

Des trois projets extérieurs

encore en place, *Plan B* de Doyon-Demers, au Vieux-

Port, est qualifié d'incontournable. Le samedi de notre visi-

te, la collègue du *Soleil* lui consacrait la majeure partie de sa critique. Mais attention: en cas de pluie, les conteneurs investis par le duo demeurent fermés. Installation *a priori* plus fragile, *La Chambre claire* de Patrick Altman est visible en tout temps. Ici, dans le jardin d'une maison historique, rue Cartier, la catastrophe désigne la détérioration de la mémoire collective.

Le spectaculaire horifiant de Martinez est un cas à part. Car la catastrophe appelle, plus qu'à son tour, la contemplation ou l'immersion. Comme chez Altman. Ou la passion, comme dans la vidéo rock des Allemands Hadley+Maxwell. Ou encore la pause. *Model of Expansion: Tabloid* (Québec), sorte de salon de repos mis en place par un duo de Miami (Gean Moreno et Ernesto Oroza), détourne les slogans et signatures commerciales du monde en de banales objets uniformes et décoratifs.

Certes, on trouvera sur la route des corbeaux étetés (*Mourir enfin* du duo Cooke-Sasseville), des lieux de désolation (un parc d'attractions abandonné filmé par Lynn Marsh) et de la violence politique (la vidéo-performance du New-Yorkais Ivan Navarro à la mémoire du poète Victor Jara, tué sous la dictature au Chili). La catastrophe est cependant atténuée par des enrobages ludiques, des airs de fiction ou des contextes révolus.

À l'instar du propos de Luca Buvoli (autre New-Yorkais), dont l'installation futuriste reproduit le mouvement d'une voiturette destinée à un choc, ce n'est pas tant la fatalité qui prime que ce qui précède. Et ce qui suit. *Instant Before Incident* (*Marinetti's Drive*, 1908), présentée à l'Œil de Poisson, finit sa course en dehors de la fenêtre. Une invitation à l'après.

Parmi le meilleur, notons les œuvres du Turc Ahmet Öğüt, dont des diapos à voir à travers ces projecteurs jouets qu'on manipule collés sur le nez. Amélie Laurence Fortin se révèle la surprise locale. Ses grands dessins au graphite décrivent les moments disgracieux de ceux qui visent l'excellence, tel ce torero enfourché par le taureau. Enfin, oser traverser vers Lévis permet de découvrir la peinture, presque *in situ*, de Katherine Taylor, portée par le motif du navire de guerre. Quelque chose entre la fascination et la monstruosité. Comme chez Carole Epp, et ses céramiques miniatures exposées à Materria, et tant d'autres propositions catastrophiques.

SOURCE MANIF D'ART

L'exposition  
«We  
Want  
Miles»

Miles Davis :  
le jazz face à  
sa légende

30 avril - 29 août 2010

« Je suis jaloux des gens qui vont découvrir Miles Davis grâce à cette audacieuse exposition. »

André Ménard, cofondateur du Festival International de Jazz de Montréal

Nocturnes les mercredis (à moitié prix),  
jeudis et vendredis soirs jusqu'à 21 h

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins\*

\*Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

Horaires des visites commentées disponible sur [mbam.qc.ca/milesdavis](http://mbam.qc.ca/milesdavis)

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS  
DE MONTRÉAL**  
Pavillon Jean-Noël Desmarais  
[mbam.qc.ca/milesdavis](http://mbam.qc.ca/milesdavis)

Une présentation de

En collaboration avec

**cité de la musique  
PARIS**

**Financière  
Sun Life**

**metro**

**AstralMedia**

**MONTRÉAL (INTERNET)**

**FESTIVAL  
INTERNATIONAL  
DE JAZZ  
DE MONTRÉAL**

**2 CD Édition spéciale  
Disponible maintenant**

**ARCHAMBAULT**

**AIR CANADA**

**800-763-7633**

Cette exposition a été conçue et organisée par la Cité de la Musique, à Paris, avec le soutien du Miles Davis Properties, LLC, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal.

Miles Davis, festival Newport à Paris, Palais des Sports, Paris, 15 novembre 1973. D'après photo © Christian Rose



CHRISTIAN FORTIN

Amélie Laurence Fortin se révèle la surprise locale. Ses grands dessins au graphite décrivent les moments disgracieux de ceux qui visent l'excellence, tel ce torero enfourché par le taureau.

**MONIQUE  
PARIZEAU**

**CONNUE  
MÉCONNUE  
RECONNUE**

24 avril - 22 mai  
ESPACE 4 GALERIE ART MÛR 5826 RUE ST-HUBERT 514-933-0711

**PETER KRAUSZ**

*(No) man's land*

L'EXPOSITION SE POURSUIT JUSQU'AU 30 MAI 2010

MAISON DE LA CULTURE DE CÔTE-DES-NEIGES

MAR. ET MER.: 13H À 19H / JEU. ET VEN.: 13H À 18H / SAM. ET DIM.: 13H À 17H

5290, CH. DE LA CÔTE-DES-NEIGES / INFORMATIONS: 514-872-6889

VILLE.MONTREAL.QC.CA/CULTURE / MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES

Côte-des-Neiges  
Notre-Dame-de-Grâce  
**Montréal**

Collaborateur du Devoir

**BUFFET CHINOIS** JUSQU'AU 22 MAI  
ALL YOU CAN EAT À ESPACE GO  
UNE PIÈCE DE NATHALIE BOUSVERT  
UNE MISE EN SCÈNE DE JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER  
BILLETTERIE : 514-845-4890  
THEATRE MOMENTUM/CA

# CINÉMA

**赤い点**  
**Le point rouge**  
Der Rote Punkt  
EN EXCLUSIVITÉ AU CINÉMA CINEPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN



SOURCE: ALLIANCE

The Trotsky donne surtout l'occasion à Jay Baruchel de briller

## Trotsky est vivant et il habite le West-Island!

### THE TROTSKY (LE TROTSKY)

Scénario et réalisation: Jacob Tierney. Avec Jay Baruchel, Emily Hampshire, Michael Murphy, Anne-Marie Cadieux, Saul Rubinek, Colm Feore, Kaniehtiio Horn, Geneviève Bujold. Photo: Guy Dufaux. Musique: Malajube. Montage: Arthur Tarnowski. Québec, 2009, 120 min.

### FRANÇOIS LÉVESQUE

Leon Bronstein a 17 ans et habite la cosue résidence familiale de l'Ouest-de-l'Île. Au babillard de sa chambre est épinglée une liste d'actions clés à accomplir au cours des années à venir: épouser une femme plus âgée prénommée Alexandra, partir en exil et être victime d'un assassinat (préférentiellement dans un pays chaud). Oui, ce jeune homme là se prend bel et bien pour la réin-

carnation de Léon Trotsky (né Bronstein, soit dit en passant). À son père industriel et à son directeur dictatorial, il en fera voir de toutes les couleurs.

Premier long métrage du comédien montréalais Jacob Tierney (*The Neon Bible*), *The Trotsky* propose à partir de cette prémisse inusitée (on ne s'en plaindra pas) une comédie destinée aux adolescents qui risque fort de plaire autant à leurs parents. C'est que les dialogues regorgent de références politiques et culturelles savoureuses: il faut voir les costumes retenus lors de la danse étudiante!

À cet égard, Tierney montre une belle aisance à se rire de la réalité des deux solitudes lors d'échanges vifs à forte connotation satirique. Par exemple cette scène de repas en famille (juive anglophone) où le grand frère reproche à Leon d'avoir fait d'eux la risée de Montréal, une accusation à laquelle la cadette rétorquera que seule la

moitié de la ville se gausse, les francophones s'en fichant. Ça et là, les personnages passent de l'anglais au français. Bref, la réalité montréalaise est représentée avec justesse et humour, ce qui, ironiquement, rend le doublage impossible (qui est, de fait, épouvantable). Vivement des sous-titres!

Cela étant, *The Trotsky* accuse des faiblesses. La lutte de Leon est par moments difficile à cerner et certains enjeux auraient gagné à être approfondis. On n'a qu'à penser au conflit père-fils, trop rapidement évacué et souffrant ultérieurement d'un impact amoindri. La relation avec l'ancien révolutionnaire devenu avocat embourgeoisé paraît quant à elle plus intéressante que l'intrigue sentimentale qui, si elle est jouée avec conviction, ne convainc jamais complètement. Par ailleurs, il aurait peut-être été payant que le dénouement heureux, un passage obligé pour le

genre, dresse quelque parallèle (non funeste) avec la fin que connut le vrai Trotsky, le reste du film s'évertuant justement à tisser semblables liens.

De facture modeste mais compétente à tous égards, *The Trotsky* donne surtout l'occasion à Jay Baruchel de briller. Il est bien secondé par Saul Rubinek, attachant en père dépassé, et Anne-Marie Cadieux, rigolote en belle-mère solidaire. Dans le rôle de l'avocat mentor malgré lui, Michael Murphy est épatant.

Premier film prometteur, souvent drôle, *The Trotsky* ne prend pas les jeunes à qui il s'adresse pour des cons. À la question «ennui ou apathie?», récurrente dans l'intrigue, Jacob Tierney semble répondre «ni l'un, ni l'autre». Ce n'est pas encore une révolution, mais il faut bien commencer quelque part.

Collaborateur du Devoir.

## Enquête passionnelle

### DANS SES YEUX (EL SECRETO DE SUS OJOS)

Réalisation: Juan José Campanella. Scénario: J. J. Campanella et Eduardo Sacheri, d'après son roman. Avec Ricardo Darín, Soledad Villamil, Guillermo Francella, Pablo Rago, Javier Godino. Photo: Felix Monti. Montage: J. J. Campanella. Musique: Federico Jusid. Argentine, 2009, 127 min.

### FRANÇOIS LÉVESQUE

El secreto de sus ojos, le titre original espagnol de *Dans ses yeux*, fait référence à un secret qui s'y cache. Nuance gommée par la traduction et qui cerne davantage l'esprit d'un film où se meuvent et s'émeuvent des personnages dont la part d'ombre envahit souvent le regard. Dans ces zones où règnent ténèbres et paroles tues, la passion bouillonne, dévorante, parfois violente. Or certains secrets ne se révèlent qu'à qui sait sonder ces abîmes-là.

Benjamin Esposito est l'une de ses personnes. Observateur, empathique et pugnace, ce juge d'instruction à la retraite a consacré sa carrière, et par extension sa vie, à chercher dans l'œil des suspects, reflet de leur âme, un indice de leur possible culpabilité. Ce regard coupable, il l'a jadis repéré dans une série de clichés contenus dans l'album de la victime d'un meurtre particulièrement sordide. Il a même réussi à arrêter l'assassin. Mais la vie, comme la mort, est souvent injuste et, vingt-cinq ans plus tard, Benjamin ressent le besoin de revisiter l'affaire sous forme de roman factuel. Une entreprise qui lui fournit l'occasion de renouer avec la belle Irene, jadis collègue, aujourd'hui flamme toujours brûlante.

*Dans ses yeux* est un polar diablement efficace. Son intrigue dense, sinueuse en son centre, captive presque jusqu'au bout. Car ce film racé et élégant de Juan José Campanella (*Le Fils de la mariée*) ne parvient pas à se conclure dès après un dénouement fort, préférant en ajouter d'autres, moindres. Conscientieux, le cinéaste s'attarde — littéralement — à ne laisser aucun élé-

ment en suspens, quitte à s'éterniser, quitte à diminuer la force de frappe d'un retournement final qui, bien qu'on l'ait un peu vu venir, s'avère satisfaisant et conséquent.

Cela dit, ces réserves ne sauraient entacher le franc plaisir que l'on prend à voir le film, à l'admirer aussi, car outre ses qualités narratives, réelles, *Dans ses yeux* constitue un bien bel objet. Très recherchée au plan visuel, cette œuvre affiche en effet une maîtrise formelle frappante, de celle observable chez Brian De Palma. La palette retenue pour les retours en arrière ainsi que la composition des plans rappellent d'ailleurs souvent *Blow Out*. Ajoutez un clin d'œil à *Dirty Harry* à l'issue d'une poursuite remarquablement filmée (oh le joli plan-séquence!) dans un stade de foot, et la cinéphilie de Campanella ainsi que le réseau référentiel qui l'anime sautent aux yeux, rehaussant d'un cran l'intérêt que les amateurs porteront à son film.

Avec une intrigue moins solide, sans doute la virtuosité de sa mise en scène, ni classique ni baroque, aurait porté ombre au récit. Or, non seulement le scénario est-il à la hauteur, mais il distille de plus soigneusement ses petites et grandes révélations. Quand on croit avoir tout compris, l'histoire se complexifie et des enjeux tout à l'heure capitaux deviennent soudain secondaires.

Campanella dirige ses comédiens avec la même assurance qu'il manifeste derrière la caméra. Soledad Villamil est une révélation en Irene, et son regard opalescent fait certainement honneur au titre. *Idem* pour Guillermo Francella, une forte présence dans le rôle de Pablo, le collègue poivrot mais perspicace. Acteur fétiche du cinéaste, Ricardo Darín (*L'Aura*) rend admirablement les complexes et les tiraillements d'un héros d'une rafraîchissante noblesse. Gagnant-surprise de l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, ce polar capiteux souffrira, gageons là-dessus, un remake américain avant longtemps.

Collaborateur du Devoir

## Trois femmes sur fond de chronique elliptique

### MOTHER AND CHILD

Scénario et réalisation: Rodrigo Garcia. Avec Annette Bening, Naomi Watts, Kerry Washington, Jimmy Smits, Samuel L. Jackson, Cherry Jones, David Morse, Elizabeth Pena. Photo: Xavier Pérez Grobet. Montage: Steven Weisberg. Musique: Ed Shearmur. États-Unis, Espagne, 2009, 125 min.

### FRANÇOIS LÉVESQUE

Remarqué il y a dix ans avec son premier long métrage, *Things You Can Tell Just by Looking at Her*, le cinéaste Rodrigo Garcia n'a pas chômé depuis, notamment au petit écran où il a réalisé pour le compte de HBO nombre d'épisodes de séries de gros calibre, telles *Carnivale* et *In Treatment*. Loin de délaisser le grand, il nous a offert en 2005 le très, très beau *Nine Lives*, inédit en salle mais disponible en DVD, film ayant scellé sa collaboration avec le confrère Alejandro González Iñárritu (*21 Grams*, *Babel*), devenu pour l'occasion producteur. Le tandem, épaulé cette fois par Guillermo Del Toro et Alfonso Cuarón, récidive avec *Mother and Child*, un autre film mosaïque qui offre à d'excellentes actrices des rôles à leur mesure.

Bien que présents, les personnages masculins demeurent périphériques, quoique essentiels et bien dessinés. Cela dit, *Mother and Child* se concentre

avant tout sur les destins de trois femmes, pour autant de récits, liés de manière tantôt évidente, tantôt subliminale. Issues d'horizons divers, toutes trois arriveront simultanément à un carrefour où elles devront s'interroger sur leurs choix par rapport à leurs rôles de mères et de filles.

Karen, la cinquantaine aigrie, vit avec sa mère invalide et travaille dans un centre pour personnes âgées. Tombée enceinte à 14 ans et contrainte de donner sa fille en adoption, elle trompe son amertume en écrivant à cette enfant inconnue des lettres qu'elle ne lui enverra jamais. Elizabeth, ce bébé d'infortune, aujourd'hui âgée de 37 ans, mène une brillante carrière d'avocate et chérit par-dessus tout son indépendance. Qui-conque l'approche le fait à ses risques, et selon ses conditions. Sans lien direct apparent avec celles-ci, Lucy s'apprête de son côté à adopter un enfant. Autour d'elles, des hommes gravitent, s'installent ou partent.

Au-delà du thème de la maternité, c'est celui plus global de la filiation qui est abordé dans une réflexion de prime abord glaçante, puis de plus en plus émouvante. Tributaires de frustrations interiorisées, les comportements de Karen et d'Elizabeth, surtout, les rendent initialement abrasives et dures, respectivement, aux yeux du spectateur. Mais graduellement, les remparts qu'elles ont dressés autour

d'elles tomberont, rarement pour les raisons attendues.

Rodrigo Garcia a écrit d'une plume très sûre cette chronique aérienne et elliptique où aucune ligne de dialogue n'apparaît superflue et où même les situations commodes au plan narratif se trouvent validées par la justesse du regard qu'elles renvoient. Mobile et souple, la caméra capte la vérité émotionnelle chaque fois qu'elle effleure le visage ou traverse l'œil des comédiens.

De la distribution variée et ta-

lentueuse se dégagent plusieurs performances exceptionnelles. Annette Bening, retenue, enfin, décline Karen en d'innies nuances. Dans le rôle d'Elizabeth, Naomi Watts élargit un registre déjà vaste en passant avec brio du déni affectif à une forme d'ouverture tardive. Une percée amorcée par le personnage du patron joué par Samuel L. Jackson, sensible et vraiment touchant dans un beau contre-emploi.

Collaborateur du Devoir



SOURCE: MÉTROPOLE

Dans ses yeux est un polar diablement efficace.

LES FILMS PELLAS PRÉSENTE

## LE PÈRE DE MES ENFANTS

UN FILM DE MIA HANSEN-LOVE

FESTIVAL DE CANNES  
SÉLECTION OFFICIELLE  
UN CERTAIN REGARD

CHIARA CASELLI  
ALICE DE LENCQUESAING

LOUIS-DO DE LENCQUESAING  
ALICE DE LENCQUESAING • ALICE GAUTIER • MANELLE DRISS • ERIC ELMOSNINO • SANDRINE DUJAS • DOMINIQUE FROT

DÈS LE VENDREDI 21 MAI!

metropolefilms.com

NOMINATION AUX OSCARS®  
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★★  
« UN FILM D'EXCEPTION ! »  
- Marc-André Lussier, LA PRESSE

★★★★★ (DUR QUATRE) EXCESSIF  
★★★★★ (DUR QUATRE) LE FIGAROSCOPE  
★★★★★ (DUR QUATRE) LE JOURNAL DU DIMANCHE

★★★★★ (DUR QUATRE) LE MONDE  
★★★★★ (DUR QUATRE) LE POINT  
★★★★★ (DUR QUATRE) LES INROCKPUBLES

MÉTROPOLE  
MEILLEUR FILM ISRAÏÏEN DE L'ANNÉE  
5 OPHIRS 2009

## A JAMI

عجمي يادجي

un film de Scandar Copti et Yaron Shani

13 ANS + À L'AFFICHE !  
QUARTIER LATIN LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

# CINÉMA

## Avant Sherwood

### ROBIN HOOD

(V.F.: ROBIN DES BOIS)

Réalisation: Ridley Scott. Scénario: Brian Helgeland. Avec Russell Crowe, Cate Blanchett, Mark Strong, William Hurt. Image: John Mathieson. Montage: Pietro Scalia. Musique: Marc Streitenfeld. États-Unis, 2010, 140 min.

### ANDRÉ LAVOIE

Si vous espérez du cinéaste Ridley Scott (*American Gangster*, *A Good Year*) et du scénariste Brian Helgeland (*Green Zone*, *Mystic River*) que *Robin des Bois* soit tout de suite, sous vos yeux, un héros marxiste, un révolutionnaire exalté, voire un ancêtre lointain de Québec solidaire, vous serez sans doute déçus. Beaucoup d'autres afficheront toutefois un air de contentement devant ce luxueux *Robin Hood* 101, celui d'avant la forêt de Sherwood, remontant aux sources du détrousseur de riches pour soulager les pauvres.

Dans cette superproduction épique, l'Histoire a aussi sa place, même que les considérations politiques entre l'Angleterre et la France prennent souvent le pas sur les romances, les querelles intestines et les amitiés masculines viriles. Qui s'en plaindra? Sans verser dans la pédagogie édifiante, le scénario de Helgeland fait une large part aux rivalités monarchiques de l'Europe du XII<sup>e</sup> siècle, aux ravages qu'ont causés les Croisades et à la bêtise royale rarement atténuée par le poids et le scintillement d'une couronne. Tout cela dans l'un des premiers blockbusters de l'été 2010, permettez-moi de le souligner.

Ces considérations étant faites, *Robin Hood* redevient un autre prétexte à retrouvailles, nombreuses, entre Ridley Scott



Russell Crowe et Cate Blanchett dans le *Robin des Bois* de Ridley Scott

SOURCE UNIVERSAL

et l'acteur Russell Crowe. Ce dernier avait entre autres porté la jupe de Maximus (*Gladiator*) et semble très à l'aise dans les collants (très discrets) de ce bon soldat devenu hors-la-loi. Si certains pourraient voir un «pattern» narratif entre les deux films — un paria s'oppose à un tyran écervelé et lâche, devenant ainsi le héros du peuple et l'ennemi de la classe dirigeante —, le tandem affiche aussi la même efficacité, le même tonus et la même retenue à vouloir tout sacrifier au spectaculaire. Mais chez Ridley Scott, on peut s'attendre à ce que les flèches volent très haut, atteignent leur cible avec une précision époustouflante et s'amalgament à des combats chorégraphiés au quart de tour.

Ces effusions de violence et de sang n'écrasent pas le tableau d'ensemble, celui d'une Angleterre épuisée par les Croisades, orpheline depuis la mort de Richard Cœur de lion, remplacé par son frère Jean, despote pas très éclairé et avide de taxes pour écraser le bon peuple — certaines choses ne changent vraiment pas... Dans tout ce chaos, Robin Longstride revient chez lui avec la couronne du royal défunt sous le bras, usurpant l'identité d'un chevalier qui devait remplir cette mission, devenant le fils de substitution d'un père éprouvé mais avisé (sublime Max von Sydow) et l'époux de façade de la veuve lady Marion (Cate Blanchett). Celle-ci tient à bout de bras une communau-

té affamée, capable de résister aux charmes du rebelle tout comme aux attaques des autorités, dont celles du shérif de Nottingham.

Cette romance, dont Scott explore davantage la tension érotique que sa véritable concrétisation, représente un élément parmi d'autres de cette reconstitution des origines d'une figure mythique et d'une source d'inspiration pour les révolutionnaires romantiques ainsi que tous ceux que les taxes horripilent. De là à prétendre que Robin des Bois est un héros de notre époque, Ridley Scott laisse tout de même la porte ouverte à une telle interprétation.

Collaborateur du Devoir

## Tragédies d'hommes ridicules

### CONTES DE L'ÂGE D'OR

Réalisation: Hanno Höfer, Razvan Marculescu, Cristian Mungiu, Constantin Popescu, Ioana Maria Uricaru. Scénario: Cristian Mungiu. Avec Alexandru Potocean, Vlad Ivanov, Avram Birau, Ion Sapdaru, Diana Cavallioti. Photo: Liviu Marghidan, Oleg Mutu, Alexandru Sterian. Montage: Dana Bunesco, Theodora Penciu, Ioana Uricaru. Musique: Hanno Höfer, Laco Jimi. Roumanie, 2009, 138 min.

### FRANÇOIS LÈVESQUE

À fin de souligner les vingt ans de la révolution roumaine et aussi, sans doute, pour tirer quelques leçons du passé, Cristian Mungiu (*4 mois, 3 semaines, 2 jours*) a rassemblé dans *Contes de l'âge d'or* quelques-unes des légendes urbaines les plus connues au temps des sombres années Ceausescu. Son scénario, d'une unité de ton d'autant plus appréciable qu'elle englobe moult récits, n'est pas sans failles mais pose un regard éclairant, lucide et hautement satirique sur les mœurs que commandaient des conditions de vie difficiles. Car pour les Roumains, cet âge d'or proclamé par le régime fut tout sauf doré.

Cinq réalisateurs se sont partagé la tâche de mettre en scène les courtes (mais parfois longues) intrigues concoctées par Mungiu, mais au final, l'ensemble affiche une homogénéité concertée. L'approche sans fard privilégiée sied en outre parfaitement à l'atmosphère grise et morne qu'aide à forger, ici un immeuble décati, là une route boueuse.

Dans *La Légende de la visite officielle*, des villageois terrorisés par la perspective d'une inspection s'agitent. *La Légende du livreur de poules* se penche sur le quotidien d'un homme mal marié qui tente de s'attirer les faveurs d'une restauratrice qui, elle, n'en a que pour les œufs qu'il transporte. Dans *La Légende de la photographie en une*, le photographe du parti vit, aux mains d'un fonctionnaire capricieux, les pires heures de sa carrière. *La Légende du policier affamé* relate les mésaventures

d'une famille qui s'ingénie à tuer un cochon dans son petit appartement sans attirer l'attention des voisins. Enfin, *La Légende des marchands d'air* brosse la chronique des ambitions puis du désenchantement d'une adolescente qui, après s'être acquinée à un arnaqueur, se voit déjà riche.

Le second et le dernier sketches se démarquent nettement du lot. En ces deux occasions, l'amertume et le pessimisme sous-jacent à la drôlerie confinent presque au tragique. Mungiu manie l'absurde en virtuose et parvient à le mettre en relief dans des situations très réalistes. Il est fascinant d'observer les perceptions qu'avaient alors les Roumains du communisme et du capitalisme, les légendes urbaines agissant comme révélateurs de l'inconscient collectif.

*Contes de l'âge d'or* nous parvient en version originale avec sous-titres anglais, avec l'un de ses segments amputé, pour une durée d'un peu plus de deux heures et quart, que l'on sent. Il s'agit de la version vue en visionnement de presse et cette critique ne s'applique qu'à elle. Une seconde version, avec sous-titres français celle-là et totalisant 80 minutes, prendra également l'affiche. Les propos de Mungiu permettent de croire qu'il approuve le concept des versions multiples.

Collaborateur du Devoir



MONGREL MÉDIA

Un des *Contes de l'âge d'or*: *La Légende du policier affamé*

## Romance à numéros

### LETTERS TO JULIET (LÉTTRES À JULIETTE)

Réalisation: Gary Winick. Scénario: José Rivera. Tim Sullivan. Avec Amanda Seyfried, Vanessa Redgrave, Christopher Egan, Gael García Bernal, Franco Nero, Oliver Platt. Photo: Marco Pontecorvo. Montage: Bill Pankow. Musique: Andrea Guerra. États-Unis, 2010, 105 min.

### FRANÇOIS LÈVESQUE

*Letters to Juliet* est la quatrième production en moins d'un an à mettre en vedette Amanda Seyfried, la coqueluche du moment depuis le succès de *Mamma Mia!*, où elle jouait la fille de Meryl Streep. Le film de Gary Winick (*Brides War*) s'intéresse au sort de Sophie, une aspirante journaliste new-yorkaise séjournant en Italie avec son fiancé restaurateur.

On sait cette relation vouée à l'échec parce qu'il lui coupe constamment la parole et regarde ailleurs chaque fois qu'elle parle de ce qui la passionne. En l'occurrence, la demeure de Juliette Capulet, à Vérone, où elle découvre une lettre vieille de cinquante ans contenant les doléances d'une adolescente anglaise qui a fui son grand amour. Et la jeune femme d'y répondre. Et la dame en question, Claire, de débarquer en compagnie de son petit-fils Charlie qui, bien sûr, désapprouve la fougue de mamie et qui, bien sûr encore, tombera sous le charme de Sophie.

Je t'aime, je te quitte, je t'aime trop, je reviens: vous connaissez par cœur ce film que vous n'avez pas encore vu. Même les ravissants paysages

champêtres croqués dans la chaude lumière ocre de fin d'après-midi finissent par brûler la rétine de par leur surabondance. D'une succession de cartes postales, la réalisation fi-

nit par s'apparenter à un diaporama qu'on inflige à la visite.

Seyfried tire ce qu'elle peut d'un rôle fade, mais ne fait tout simplement pas le poids face à Vanessa Redgrave, naturelle et cha-

leuse. Sa seule présence confère à un film aux situations fabriquées une touche de grâce et d'authenticité qu'il ne mérite pas.

Collaborateur du Devoir

www.cinemaduparc.com  
consultez notre site internet  
EL SECRETO DE SUS OJOS STA  
9 PALMES D'OR DE CANNES  
NEIL YOUNG TRUNK SHOW  
GAINSBURG • BLACK BUS  
PRANZO DI FERRAGOSTO • LA NANA  
Métro Place des arts 3575 Du Parc 514-281-1900  
STATIONNEMENT 3 HEURES 25

« MARIE-JOSÉE CROZE EST MAGNIFIQUE ET PLUS BELLE QUE JAMAIS ! »  
— SOPHIE DUROCHER, JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★  
— LE PARISIEN

MARC LAVOINE  
MARIE-JOSÉE CROZE  
JAMES THIÉRÉE

*Liberté*

UN FILM DE TONY GATLIF

AVEC LA PARTICIPATION DE RUFUS ET CARLO BRANDT

www.libertefilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA Beaubien  
2395, Beaubien E. 721-6000

« LE BILAN DES PAYS COMMUNISTES EST GLOBALEMENT POSITIF »  
Georges Marchais

CONTES DE L'ÂGE D'OR

UN FILM ÉCRIT ET PRODUIT PAR CRISTIAN MUNGIU

SÉLECTION OFFICIELLE  
UN CERTAIN REGARD  
FESTIVAL DE CANNES

Réalisé par  
Cristian Mungiu, Ioana Uricaru, Hanno Höfer,  
Razvan Marculescu et Constantin Popescu

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS  
CINÉMA PARALLÈLE  
3536 BOULEVARD SAINT-LAURENT  
514-847-2208

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS  
CINÉMAS AMC  
SHERBROOKE  
LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

GAGNANT AUX OSCARS  
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

« VOUS VOUDREZ CONNAÎTRE LE SECRET. UN FILM MAGNIFIQUE. »  
— Joe Morgenstern, THE WALL STREET JOURNAL

★★★★★!  
(SUR QUATRE)

« LE MYSTÈRE LE PLUS FASCINANT DE L'ANNÉE!  
LA PLUS BELLE HISTOIRE D'AMOUR DE L'ANNÉE! »  
— Michael Phillips, CHICAGO TRIBUNE

DANS SES YEUX  
THE SECRET IN THEIR EYES

UN FILM DE JUAN JOSÉ CAMPANELLA

www.sonyclassics.com  
SONY PICTURES CLASSICS

www.thesecondintheireyesmovie.com

13 ANS +

CINEPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS  
CINÉMA Beaubien  
2395, Beaubien E. 721-6000

CINEPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE

MÉGA-PLEX™ GUZZO  
PONT-VIAU 16

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS  
CINÉMAS AMC  
LE FORUM 22

CINÉMA DU PARC  
3575 Du Parc 514-281-1900

À L'AFFICHE!

metropolefilms.com